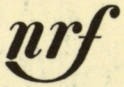
ALBERT CAMUS

CARNETS

I

MAI 1935 - FÉVRIER 1942



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© 1962, Éditions Gallimard.

Extrait de la publication

De 1935 à sa mort, Albert Camus a tenu ce qu'il appelait ses Cahiers. Nous avons choisi le titre de « Carnets » pour ne pas entraîner de confusion avec « Les Cahiers Albert Camus » en préparation. Pour la période qui va de 1935 à 1953, il avait pris le soin de faire établir une copie dactylographiée : la comparaison avec le manuscrit original montre que l'auteur n'avait apporté à ce dernier que fort peu de retouches. Ces Cahiers, au nombre de sept, feront la matière de trois volumes. Ce premier volume reproduit intégralement les notes qu'Albert Camus écrivit de 1935 à 1942 et qui, sans constituer un journal à proprement parler, présentent une continuité suffisante pour que le lecteur y trouve l'essentiel de la réflexion qui accompagna l'élaboration d'œuvres allant de L'Envers et l'Endroit *à* L'Etranger *en passant par* Noces *et* Le Mythe de Sisyphe. *Il est apparu utile d'ajouter à ces pages des renseignements biographiques nécessaires à leur intelligence et des notes qui signalent des correspondances avec les ouvrages rappelés ci-dessus. M. Roger Quilliot a bien voulu se charger de la rédaction de ces notes.*

Mme Albert Camus, MM. Jean Grenier et René Char ont donné leur assentiment à cette publication.

Extrait de la publication

Ouvrages écrits entre 1935 et 1942

ROMANS ET ESSAIS

LA MORT HEUREUSE. Cahiers Albert Camus, I. Gallimard, 1971.

L'ENVERS ET L'ENDROIT. Charlot, 1937. Ecrit en 1935-36.

NOCES. Charlot, 1939. Réédité en 1947 par Gallimard. Ecrit en 1936-37.

LE MINOTAURE OU LA HALTE D'ORAN. Charlot, 1950. Repris dans *L'Eté*. Ecrit en 1939-40.

L'ÉTRANGER. Gallimard, 1942. Terminé en mai 40.

LE MYTHE DE SISYPHE. Gallimard, 1942. Achevé en février 1941.

THÉATRE

RÉVOLTE DANS LES ASTURIES. Création collective en 1935. Publié par Charlot en 1936.

CALIGULA. Gallimard, 1944. Ecrit en 1938.

Pièces jouées par « Le Théâtre du Travail »
puis Théâtre de l'Equipe
entre 1935 et 1939

LE TEMPS DU MÉPRIS	A. Malraux (*adaptation de A. Camus*)
LE PAQUEBOT TENACITY	Ch. Vildrac
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE	A. Gide
LA FEMME SILENCIEUSE	Ben Jonson
LE PROMÉTHÉE	Eschyle
LES FRÈRES KARAMAZOV	Dostoïevsky
DON JUAN	Pouchkine
LES BAS-FONDS	Gorki
LA CÉLESTINE	Fernando da Rojas
LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL	Synge

CAHIER N° I

mai 1935
septembre 1937

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mai 35.

Ce que je veux dire :

Qu'on peut avoir — sans romantisme — la nostalgie d'une pauvreté perdue. Une certaine somme d'années vécues misérablement suffisent à construire une sensibilité. Dans ce cas particulier, le sentiment bizarre que le fils porte à sa mère constitue *toute sa sensibilité*[1]. Les manifestations de cette sensibilité dans les domaines les plus divers s'expliquent suffisamment par le souvenir latent, matériel de son enfance (une glu qui s'accroche à l'âme).

De là, pour qui s'en aperçoit, une reconnaissance et donc une mauvaise conscience. De là encore et par comparaison, si l'on a changé de milieu, le sentiment des richesses perdues. A des gens riches le ciel, donné par surcroît, paraît un

1. Ce texte, où apparaît le thème de la mère (*L'Étranger*, *Le Malentendu*, *La Peste*) est sans doute la première formulation de l'essai intitulé *Entre oui et non*, dans *L'Envers et l'endroit*.

Extrait de la publication

don naturel. Pour les gens pauvres, son caractère de grâce infinie lui est restitué.

A mauvaise conscience, aveu nécessaire. L'œuvre est un aveu, il me faut témoigner. Je n'ai qu'une chose à dire, à bien voir. C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux, que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie. Les œuvres d'art n'y suffiront jamais. L'art n'est pas tout pour moi. Que du moins ce soit un moyen.

Ce qui compte aussi, ce sont les mauvaises hontes, les petites lâchetés, la considération inconsciente qu'on accorde à l'autre monde (celui de l'argent). Je crois que le monde des pauvres est un des rares, sinon le seul qui soit replié sur lui-même, qui soit une île dans la société. A peu de frais, on peut y jouer les Robinson. Pour qui s'y plonge, il lui faut dire « là-bas » en parlant de l'appartement du médecin qui se trouve à deux pas.

Il faudrait que tout cela s'exprime par le truchement de la mère et du fils.

Ceci dans le général.

A préciser, tout se complique :

1) Un décor. Le quartier et ses habitants.

2) La mère et ses actes.

3) Le rapport du fils à la mère.

Quelle solution. La mère ? Dernier chapitre : la valeur symbolique réalisée par nostalgie du fils ? ? ?

*

Grenier[1] : nous nous mésestimons toujours. Mais pauvreté, maladie, solitude : nous prenons conscience de notre éternité. « Il faut qu'on nous pousse dans nos derniers retranchements. »

C'est exactement cela, ni plus, ni moins.

*

Vanité du mot expérience. L'expérience n'est pas expérimentale. On ne la provoque pas. On la subit. Plutôt patience qu'expérience. Nous patientons — plutôt nous pâtissons.

Toute pratique : au sortir de l'expérience, on n'est pas savant, on est expert. Mais en quoi ?

*

Deux amies : l'une et l'autre très malades. Mais l'une, des nerfs : une résurrection est toujours possible. L'autre : tuberculose avancée. Aucun espoir.

Un après-midi. La tuberculeuse au chevet de son amie. Celle-ci :

— Vois-tu, jusqu'ici, et même dans mes pires

1. Jean Grenier, qui fut le professeur de philosophie de Camus, a exercé sur lui une influence profonde dont témoignent, outre l'amitié que les deux hommes se sont toujours portée, la dédicace de *L'Envers et l'endroit* et du *Désert* (dans *Noces*), ainsi que la dernière édition des Iles de Jean Grenier.

Extrait de la publication

crises, quelque chose me restait. Un espoir de vie très tenace. Aujourd'hui il me semble qu'il n'y a plus rien à espérer. Je suis si lasse qu'il me semble que je ne me relèverai jamais.

Alors, l'autre, un éclair de joie sauvage dans les yeux, et lui prenant la main : « Oh ! nous ferons le grand voyage ensemble. »

Les mêmes — la tuberculeuse mourante, l'autre presque guérie. Elle a pour cela fait un voyage en France pour essayer une nouvelle méthode.

Et l'autre le lui reproche. Elle lui reproche apparemment de l'avoir abandonnée. Au vrai, elle souffre de la voir guérie. Elle avait eu cet espoir fou de ne pas mourir seule — d'entraîner avec elle son amie la plus chère. Elle va mourir seule. Et de le savoir nourrit son amitié d'une haine terrible.

*

Ciel d'orage en août. Souffles brûlants. Nuages noirs. A l'est pourtant, une bande bleue, délicate, transparente. Impossible de la regarder. Sa présence est une gêne pour les yeux et pour l'âme. C'est que la beauté est insupportable. Elle nous désespère, éternité d'une minute que nous voudrions pourtant étirer tout le long du temps.

*

Il est à son aise dans la sincérité. Très rare.

*

Important aussi le thème de la comédie. Ce qui nous sauve de nos pires douleurs, c'est ce sentiment d'être abandonné et seul, mais pas assez seul cependant pour que « les autres » ne nous « considèrent » pas dans notre malheur. C'est dans ce sens que nos minutes de bonheur sont parfois celles où le sentiment de notre abandon nous gonfle et nous soulève dans une tristesse sans fin. Dans ce sens aussi que le bonheur souvent n'est que le sentiment apitoyé de notre malheur.

Frappant chez les pauvres — Dieu a mis la complaisance à côté du désespoir comme le remède à côté du mal.

*

Jeune, je demandais aux êtres plus qu'ils ne pouvaient donner : une amitié continuelle, une émotion permanente.

Je sais leur demander maintenant moins qu'ils peuvent donner : une compagnie sans phrases. Et leurs émotions, leur amitié, leurs gestes nobles gardent à mes yeux leur valeur entière de miracle : un entier effet de la grâce.

*

... Ils avaient déjà trop bu et voulaient manger. Mais c'était soir de réveillon et il n'y avait plus

Extrait de la publication

de places. Econduits, ils avaient insisté. On les avait mis à la porte. A ce moment, ils avaient frappé à coups de pied la patronne qui était enceinte. Et le patron, un frêle jeune homme blond, avait pris une arme et fait feu. La balle s'était logée dans la tempe droite de l'homme. C'était sur la plaie que la tête s'était retournée et reposait maintenant. Ivre d'alcool et d'effroi, son ami s'était mis à danser autour du corps.

L'aventure était simple et s'achèverait demain par un article du journal. Mais, pour l'instant, dans ce coin reculé du quartier, la lumière rare sur le pavé gras de pluies récentes, les longs glissements mouillés des autos, l'arrivée espacée de tramways sonores et illuminés, donnaient un relief inquiétant à cette scène d'un autre monde : image doucereuse et insistante de ce quartier quand la fin du jour peuple d'ombres ses rues ; quand, plutôt, une seule ombre, anonyme, signalée par un sourd piétinement et un bruit confus de voix, surgit parfois, inondée de gloire sanglante, dans la lumière rouge d'un globe de pharmacie.

*

Janvier 36.

Ce jardin de l'autre côté de la fenêtre, je n'en vois que les murs. Et ces quelques feuillages où coule la lumière. Plus haut, c'est encore les feuillages. Plus haut, c'est le soleil. Et de toute cette jubilation de l'air que l'on sent au dehors, de toute cette joie épandue sur le monde, je ne per-

çois que des ombres de feuillages qui jouent sur les rideaux blancs. Cinq rayons de soleil aussi qui déversent patiemment dans la pièce un parfum blond d'herbes séchées. Une brise, et les ombres s'animent sur le rideau. Qu'un nuage couvre, puis découvre le soleil, et voici que de l'ombre surgit le jaune éclatant de ce vase de mimosas. Il suffit : cette seule lueur naissante et me voici inondé d'une joie confuse et étourdissante.

Prisonnier de la caverne, me voici seul en face de l'ombre du monde. Après-midi de janvier. Mais le froid reste au fond de l'air. Partout une pellicule de soleil qui craquerait sous l'ongle mais qui revêt toutes choses d'un éternel sourire. Qui suis-je et que puis-je faire — sinon entrer dans le jeu des feuillages et de la lumière. Etre ce rayon de soleil où ma cigarette se consume, cette douceur et cette passion discrète qui respire dans l'air. Si j'essaie de m'atteindre, c'est tout au fond de cette lumière[1]. Et si je tente de comprendre et de savourer cette délicate saveur qui livre le secret du monde, c'est moi-même que je trouve au fond de l'univers. Moi-même, c'est-à-dire cette extrême émotion qui me délivre du décor. Tout à l'heure, d'autres choses et les hommes me reprendront. Mais laissez-moi découper cette minute dans l'étoffe du temps, comme d'autres laissent une fleur entre les pages. Ils y enferment une promenade où l'amour les a effleurés. Et

1. Première formulation des thèmes de *L'Envers et l'endroit*, p. 122.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf

62-V A 21219 ISBN 2-07-021219-X

Extrait de la publication